

n° 20055 du 27 novembre 2007

France

Interview

ZAKI LAÏDI - POLITOLOGUE, DIRECTEUR DE RECHERCHE À SCIENCES PO

■ « C'est pour la gauche une décennie gâchée »

Directeur de recherches à Sciences po, le politologue Zaki Laïdi vient de publier avec Gérard Grunberg « Sortir du pessimisme social, essai sur l'identité de la gauche » (Hachette Littératures/Telos).

Quel regard portez-vous sur la décennie écoulée au PS ?

C'est pour la gauche une décennie gâchée. Elle a commencé en fanfare avec l'arrivée au pouvoir de Lionel Jospin, qui était parvenu à construire une équipe cohérente et s'était engagé dans la voie d'une certaine modernisation, au moins économique. Mais Lionel Jospin commence lui-même à reculer quand il lance la fameuse phrase : « *L'Etat ne peut pas tout.* » Au lieu d'approfondir cette idée, qui aurait pu ouvrir une brèche symbolique forte, il se rétracte, paniqué par sa propre transgression et tétanisé à l'idée de perdre les élections. Le résultat est qu'il échouera à la fois dans la modernisation de la gauche et aux élections. Ce qui a suivi, c'est une période de glaciation marquée à la fois par le refus d'aller au fond de l'explication de l'échec de la gauche en 2002 et la volonté de geler le jeu à terme dans la perspective des élections.

Quelle part de responsabilité François Hollande porte-t-il ?

Je ne crois pas que la situation aurait été fondamentalement différente avec un autre Premier secrétaire. Pour moi, François Hollande n'a fait qu'exprimer, non sans talent d'ailleurs, les contradictions et les blocages de la gauche et c'est d'ailleurs pour cela qu'il est resté si longtemps à la tête du parti. Le noeud de l'affaire, c'est cette difficulté historique à combler l'écart entre un discours et des pratiques. Le référent politique du PS reste d'une façon ou d'une autre les Trente Glorieuses ; la gauche n'arrive pas à sortir d'une vision purement réparatrice de l'ordre social, avec cette idée que la droite détruit et que sa vocation à elle est de reconstruire ce que la droite a détruit. Cela enferme la gauche dans une vision extraordinairement pessimiste du changement social. Il y a trente ans, on votait à gauche parce qu'on voulait le changement. Aujourd'hui, on tend à voter à gauche parce qu'on le craint. Mais ce n'est pas en confortant les gens dans la crainte qu'on reconstruit l'espérance.

A l'aune de la mondialisation, quelles solutions peut proposer le PS sans être à la remorque de la droite ?

C'est une question à laquelle il est très difficile de répondre parce que la gauche n'a pas face à elle - contrairement à ce qu'elle dit - une droite ultralibérale. Sa marge est étroite. Je crois qu'elle doit en permanence avoir le souci des plus faibles, des plus vulnérables, qui représentent sa base sociale naturelle. L'enjeu, pour elle, n'est pas de renoncer à ce qui est au cœur de son projet, l'accent mis sur les outils de redistribution, mais de concilier les logiques de redistribution avec des logiques d'incitation, d'individualisation et d'équité. Tant qu'elle ne sera pas convaincue qu'il est possible d'utiliser aussi le marché à des fins de justice sociale y compris à l'université, la gauche n'aura pas franchi le pas décisif vers une plus grande modernisation. Cela dit, le fait que Ségolène Royal ait dit que la réforme des universités était bonne en soi et que Bertrand Delanoë ait incité les grévistes à aller au compromis sont des faits positifs, en rupture avec les réflexes pavloviens du PS.

Le problème, c'est que les querelles de personnes compliquent la rénovation du parti...

On n'a jamais vu un parti se moderniser sans leadership, mais un leadership sans contenu n'a pas de sens. Le mouvement ne peut donc être que dialectique : quelqu'un qui portera un certain nombre d'idées nouvelles finira par s'imposer. Comme l'a fait, à droite, Nicolas Sarkozy.

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE-ALAIN FURBURY

« C'est pour la gauche une décennie gâchée » ZAKI LAÏDI - POLITOLOGUE,
DIRECTEUR DE RECHERCHE À SCIENCES POZaki Laïdi.